

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 3 (1903-1904)
Heft: 46

Artikel: Hector Berlioz, à Genève, en 1865 [suite]
Autor: Kling, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1029766>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ment. Il fut alors salué comme un père par la confrérie reconnaissante des chanteurs, et les plus vieux membres se souvenaient avec attendrissement des anciennes exécutions, où il faisait beau faire de la musique sous la direction d'un tel maître.

C'était souvent un travail bien difficile que les exécutions du *Chœur mixte*, surtout dans une ville comme Zurich, où les voix d'hommes sont si maigrement représentées dans les chœurs pour voix mixtes.

Il nous est impossible de décrire ici en détail l'époque de prospérité que cette société a connue sous la direction de Hegar. Comme nous l'avons dit plus haut, avant l'arrivée de Hegar, c'est à peine si on avait exécuté des œuvres de l'importance de la «Création» ou des «Saisons» de Haydn. Hegar introduisit les «Passions» de Bach et la *Missa solennis* de Beethoven en *si bémol*, etc. Ces œuvres font partie maintenant du patrimoine musical des Zuricois. A chaque Vendredi-Saint, les amateurs de musique vont assister à un service divin où les œuvres des grands classiques sont exécutées. Le Chœur mixte a acquis, sous la direction de Hegar, une renommée qui a franchi les limites de notre pays, et combien de paroles élogieuses pourrions-nous citer sur son activité musicale, paroles prononcées par des hommes comme Brahms, Liszt, Richard, Strauss et d'autres!

Hegar fut aussi extrêmement actif dans le domaine de la *Musique de chambre*. Comme il était lui-même un violoniste distingué (presque aussi distingué que le célèbre flûtiste Pou'sonby), il dirigeait le quatuor et initia ainsi le public zuricois à toutes les profondeurs des derniers quatuors de Beethoven. Il introduisit aussi les morceaux de Brahms, écrits pour la musique de chambre, et l'on pourrait citer encore beaucoup d'autres noms de compositeurs importants qu'il a puissamment contribué à faire connaître. Il faut seulement regretter qu'un surcroît d'occupations l'ait empêché, ces derniers temps de se produire comme violoniste.

Un des grands services que Hegar a rendus à notre ville, c'est la fondation, en 1876, de l'école de musique (*Musikschule*).

Il voulait donner à la jeunesse musicale une institution où elle pourrait se développer et se perfectionner. Cette organisation, qui pourrait servir de modèle, contient une division pour les musiciens de profession et une autre pour les amateurs. La direction de Hegar eut ici encore le plus grand succès. Combien de musiciens parvenus à la renommée ont pu développer et cultiver leur talent et lui ont fait ensuite honneur dans le monde. Il me suffira de citer les noms de Willy Rehberg, Fritz Niggli, Lutz, Lochbrunner, Knecht, Oberholzer, Moser et tout particulièrement celui de Mme Welte-Herzog.

Il faut encore mentionner ici la fondation de la Société de chant des instituteurs (*Lehrer-gesangverein*) en 1892 par Hegar, ainsi que les années 1875 à 1877 pendant lesquelles il dirigea l'«Harmonie» de Zurich et les leçons de chant au Gymnase.

Si nous considérons le développement musical de la ville de Zurich sous l'impulsion que Hegar lui a donnée, nous devons tous payer le tribut d'une admiration sincère au maître qui a mené à bien une œuvre aussi grandiose, et il ne faut pas s'étonner si à Zurich chacun est fier de son Hegar et lui dit avec gratitude un cordial «merci».

V. ANDRÉE.

(A suivre.)

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Hector Berlioz, à Genève, en 1865.

Conférence publique, donnée à l'Aula de l'Université de Genève, le 9 novembre 1900, par H. Kling, Professeur au Conservatoire.

(Suite.)

Mendelssohn est une de ces âmes candides comme on en voit si rarement; il croit fermement à la religion luthérienne, et je le scandalisais quelquefois beaucoup en riant de la Bible. Il m'a procuré les seuls instants supportables dont j'ai joui pendant mon séjour à Rome. »

Mendelssohn, de son côté discernait très bien le fond du sac chez ses deux compagnons

et les dépeignait d'une plume acérée : «... Les deux Français m'ont aussi, ces jours derniers, entraîné à flâner, écrivait-il à sa mère le 29 mars 1831. Rien de plus comique ou de plus triste, comme vous voudrez, que de voir ces deux êtres à côté l'un de l'autre. Berlioz est une vraie caricature, sans l'ombre de talent, cherchant à tâtons dans les ténèbres et se croyant le créateur d'un monde nouveau ; avec cela il écrit les choses les plus détestables, et ne parle, ne rêve que de Beethoven, Schiller ou Goethe. Il est, de plus, d'une vanité incommensurable et traite avec un superbe dédain Mozart et Haydn, de sorte que son enthousiasme m'est très suspect. Montfort travaille depuis trois mois à un petit rondeau sur un thème portugais ; tout ce qu'il fait est parfaitement correct, brillant et selon les règles ; il doit, après ce rondeau, se mettre à composer six valse, et il serait l'homme le plus heureux du monde si je voulais lui jouer une masse de valse viennoises. Il estime fort Beethoven ; mais il n'estime pas moins Rossini, Bellini également, Auber aussi, bref, tout le monde. Me voyez-vous entre ces deux individus, moi qui ai parfois des envies de dévorer Berlioz jusqu'à ce qu'il retombe dans son enthousiasme pour Glück, où je dois être de son avis, moi qui, cependant vais volontiers me promener avec eux parce que ce sont les seuls musiciens qu'il y ait ici et qu'au demeurant leur société est très agréable. Tout cela fait le contraste le plus comique qu'on puisse imaginer. Tu dis, chère mère, que Berlioz doit cependant poursuivre un but dans l'art ; je ne suis pas en cela de ton avis, je crois que ce qu'il veut, c'est se marier, et il est, à bien prendre, pire que les autres, parce qu'il est plus affecté. Cet enthousiasme purement extérieur, ces airs désespérés qu'on prend auprès des dames, ces génies qui s'affichent en grosses lettres, tout cela m'est parfaitement insupportable, et si ce n'était un Français, c'est-à-dire un homme, avec lequel les relations sont toujours agréables, car les Français ont le talent de ne jamais être à court et de savoir vous intéresser, il n'y aurait pas moyen d'y tenir. »

Au mois de mai 1832, Belioz quitta définitivement l'Italie, et, après un séjour chez ses parents à la Côte il vint se fixer à Paris. Après son mariage avec la célèbre actrice anglaise Miss Henriette Smithson, le jeudi 3 octobre 1833, qui fut célébré par le chapelain Luscombe dans la chapelle de l'ambassade anglaise, en présence de Berthe Strich, Robert Cooper, Jacques Henri et Franz Liszt(*), Hector Berlioz pour subvenir à l'entretien de son ménage, se lança dans une quantité prodigieuse de travaux littéraires et de compositions musicales de la plus haute portée.

Il écrivit dans le *Correspondant*, *La Revue Européenne*, *Le Courrier d'Europe*, *La Gazette Musicale* et enfin dans *Les Débats*. Le bruit commençait à se faire autour de son nom ; si l'argent lui faisait parfois défaut, par contre les ennemis ne lui manquaient pas. Il donna de nombreux concerts dans lesquels il fit entendre ses nouvelles œuvres vocales et instrumentales qui excitèrent des transports d'enthousiasme, chez les uns et une fureur envieuse chez les autres. Si fort qu'on le discutât dans la presse et dans le public, le jeune compositeur n'en gagnait pas moins du terrain, et la parodie, une parodie retentissante, allait bientôt consacrer sa réputation. Pour égayer les bals masqués et costumés de l'Opéra, qui n'étaient en vérité costumés pour personne et masqués seulement pour les femmes, l'entrepreneur Mira essaya de toutes les attractions ; il les entremêla de pas dansés par les « rats » de l'Opéra, de défilés grotesques, de tombolas avec boniments burlesques, etc. Au premier bal de l'année 1835, il imagina même de couper « la folle nuit » par de plaisantes charges sur la musique instrumentale dont une grande symphonie imitative et pittoresque : *Episode de la vie d'un joueur***).

(*) Ce mariage ne fut pas heureux. De cette union naquit un fils que le père adorait passionnément et qu'il eut le chagrin de perdre à 34 ans ; il était capitaine au long cours, et mourut à la Havane, le 5 Juin 1867.

***) Charge de celle de Berlioz, intitulée : *Episode de la vie d'un artiste*.

composée et dirigée par Arnal (symphonie composée par Adolphe Adam, qui avait accepté cette tâche de caricaturiste). Après une annonce charlatanesque, le chef d'orchestre Arnal pris la parole en ces termes : « Pour faire comprendre mes pensées dramatiques, je n'ai besoin ni de paroles, ni de chanteurs, ni d'acteurs, ni de costumes, ni de décorations. Tout cela, messieurs, est dans mon orchestre ; vous y verrez agir mon personnage, vous l'entendrez parler, je vous le dépeindrai des pieds à la tête ; à la seconde reprise du premier allegro, je veux vous apprendre même *comment il met sa cravate*. O merveille de la musique instrumentale ! Mais je vous en ferai voir bien d'autres dans ma seconde *Symphonie sur le Code civil*. Quelle différence, messieurs, d'une musique comme celle-là, qui se passe de mille accessoires inutiles au vrai génie, et n'a besoin, pour se faire comprendre que de ... 300 musiciens ! Quelle différence, dis-je, avec les ponts-neufs de Rossini ! un intrigant qui s'avise de faire exécuter sa musique dans les quatre parties du monde pour *se faire une réputation* ! ... Charlatan ! ... Un homme qui écrit des choses que comprendra le premier venu ! Tenez, c'est abominable ; et, pour moi, la musique de Rossini est une chose ridicule ; elle ne me fait aucun *effet*, mais aucune espèce d'*effet*, voilà *l'effet qu'elle me fait*. »*)

H. KLING.

(A suivre.)



Enrico Bossi.

Par G. ROELLIN, professeur, Vevey.

L'exécution d'une cantate intitulée *Canticum canticorum* a trouvé particulière faveur dans les centres musicaux d'Allemagne et mis en évidence l'auteur sur lequel voici quelques notes biographiques.

Né à Salo, dans le nord de l'Italie, au bord

*) Ad. Julien. *Hector Berlioz*, sa vie et ses œuvres.

du lac de Garde, le 25 avril 1864, Enrico Bossi fut l'élève docile et appliqué de son père, organiste, avant de fréquenter à Bologne le *Liceo Rossini*. Plus tard, il eut à Milan comme maîtres principaux, Sangalli pour le piano, Fumagalli pour l'orgue et Ponchielli pour la composition.

Or, Bossi est devenu non seulement un des organistes les plus célèbres de l'Italie, mais encore un professeur hors pair du majestueux instrument qui s'appelle l'orgue. En effet, plusieurs conservatoires ont eu la bonne fortune d'apprécier l'enseignement du musicien de Salo, par exemple ceux de Naples, Venise et enfin Bologne, où le *Liceo musicale* est, à l'heure qu'il est, confié à son habile direction.

Ajoutons qu'une impulsion nouvelle a été donnée en Italie à l'étude de l'orgue, grâce à la méthode de Bossi et de Tebaldini son intelligent collaborateur, et qu'avec Capoci, notre maestro fut l'instigateur du mouvement qui aboutit pratiquement aujourd'hui à la construction d'orgues modernes dans une grande partie de la péninsule.

Les compositeurs italiens se stylent de préférence à l'école de l'opéra. En est-il de même de leur collègue ? Non, car l'étude de l'orgue et de la musique religieuse a été la base de la formation de Bossi. Ce dernier en recueillit, d'ailleurs, de précieux avantages qui le rendirent apte à saisir, à pénétrer les idées artistiques en honneur dans les écoles d'Allemagne. C'est pourquoi, tout en restant Italien d'esprit et de cœur, il est parvenu à tirer un merveilleux parti des ressources musicales de nos voisins du Nord, à créer, dans des compositions superbes, l'heureux mélange auquel notre maître doit une part de la vogue dont il jouit à juste titre dans les sphères compétentes, en pays germanique en tout premier lieu.

On peut dire que la nature a fait Enrico musicien. La facilité extraordinaire avec laquelle il travaille exclut la recherche ; car il trouve comme par enchantement tout ce qu'il faut pour produire l'effet désiré. Tout, chez notre compositeur, est vivement senti et rendu naturellement.